

Lutetia 1945 - Le centre d'accueil et de contrôle des Déportés

Marie-Jo Bonnet¹



Le Bourget arrivée des déportés français 18 avril 1945. Henri Manhès (au premier-plan, son matricule encore sur sa veste), Marcel Paul (à l'arrière-plan, en train de discuter avec deux hommes en costume, qui repartira à Buchenwald), dirigeants du Comité des intérêts français, organe de la résistance des Français à Buchenwald. Au premier rang, Julien Cain, Alfred Simoulard, Jean-Gandrey-Rety. © col. Musée de la Résistance nationale – Champigny.

« Ce lieu, il est sacré, il m'a rendu ce que j'avais de plus cher. J'y ai retrouvé ma mère et ma sœur, rescapées des camps de concentration. C'est à la fois le bonheur et la matérialisation du malheur : voir tous ces visages qui comme moi cherchaient les leurs. On venait tous les jours, dans l'espoir de retrouver nos proches [...] Et cette odeur ? C'était celle, fade, de la mort. Ils la portaient tous dans leurs robes rayées, sans rien en dessous. C'était très étrange, bouleversant et anormal. Une approche tellement profonde de l'horreur que ça en est poétique. »

Juliette Gréco, *Journal du Dimanche*, 31 octobre 2009.

¹ Marie-Jo Bonnet est docteure en Histoire, historienne d'art, conférencière. Elle a publié plusieurs livres sur la Résistance et la déportation dont : *Lutetia 1945, Le Centre d'accueil et de contrôle des déportés*, Chryséis éditions, 2025.

La réquisition de l'hôtel *Lutetia* comme Centre d'accueil et de contrôle des déportés rapatriés en France fut avant tout une initiative de résistants. Elle s'est faite dans l'urgence et l'improvisation la plus grande car il est apparu très vite que le Centre d'Orsay, prévu pour accueillir tous les rapatriés, était inapte à une telle mission. On ne pouvait pas assimiler les « déportés politiques » au 1,5 million de prisonniers de guerre, et encore moins aux 900 000 travailleurs civils recrutés de force dans le cadre du STO, qui étaient également rapatriés par les services du ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés dirigé par Henri Frenay. Combien de déportés étaient encore vivants ? Nul ne le savait. Les informations sur leur état de santé et la localisation des innombrables camps de déportation et des centres de mise à mort, construits par les nazis en Allemagne et les pays annexés, étaient lacunaires. De plus, le rapatriement se faisait sous l'égide du SHAEF² (*Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force*) et de la section G5 de la Mission française de rapatriement en Allemagne (MFRA). Il fallut de nombreux échanges, procédures et règlements spécifiques pour que la priorité donnée aux prisonniers de guerre soit abandonnée au profit des déportés. On était loin de mesurer la tragique situation des rescapés des camps.

Il fallait faire vite car les premiers déportés avaient été rapatriés par avion le 18 avril 1945, c'est-à-dire avant la capitulation de l'Allemagne, le 8 mai. Ils venaient de Buchenwald, libéré le 11 avril. Parmi eux se trouvaient plusieurs généraux, des chefs de réseau, des députés, quelques médecins professeurs d'université et le docteur Toussaint-Gallet, qui est nommé médecin-chef du *Lutetia* cinq jours plus tard.

Entre temps, André Weil, ancien résistant comme l'ensemble des membres de l'équipe d'encadrement du Centre *Lutetia*, prend l'initiative d'aller voir le général de Gaulle pour qu'il réquisitionne un lieu spécifique aux déportés. Il avait vu les premières arrivées de déportés « couverts de poux, dont certains avaient la dysenterie » raconte-t-il dans son témoignage³. Avec Maxime Bloch-Mascart et Marie-Hélène Lefaucieux, tous anciens membres du Comité des œuvres sociales des organisations de la Résistance, (COSOR), il « décroche » l'hôtel *Lutetia*, un des rares grands hôtels de la capitale non occupés par les Alliés. Situé rive gauche, à l'angle du boulevard Raspail et de la rue de Sèvres, c'est l'endroit idéal pour accueillir dignement les « revenants ».



André Weil, © Archives nationales, 72 AJ/NC_FNDIRP/211, dossier André Weil.

Des procédures sont mises en place : asperger les arrivants de DTT⁴ pour combattre les infections, procéder à un interrogatoire d'identité car ils n'ont évidemment pas de papiers. Mais il faut aussi écarter les faux déportés. Passer une visite médicale et diriger les plus gravement malades vers un hôpital. Téléphoner aux familles, leur donner à manger et pour beaucoup d'entre eux les laisser se reposer dans une chambre jusqu'à ce qu'ils aient la force de rentrer chez eux. Certains n'ont plus de famille. Les déportés juifs, en particulier, qui rentrent en nombre infime. Sur les 76 000 d'entre eux déportés parce que juifs, moins de 4 000 survivront à la « solution finale ».

² Quartier général des forces alliées en Europe nord-occidentale.

³ André Weil, « Au Lutetia, Le retour des déportés », *Le Patriote Résistant*, mai 2014.

⁴ Dichlorodiphényltrichloroéthane.

Le service de sécurité et de contrôle est assuré par des militaires, la plupart officiers du renseignement du 2^e Bureau et de la Direction générale des études et recherches (DGER). L'officier Gerstel, puis le lieutenant Louis Micard, en assurent la direction. Mais ce contrôle n'est guère apprécié des déportés, surpris qu'on les accueille avec tant de méfiance.

L'équipe d'encadrement est issue, elle aussi, de la Résistance. La plupart se sont connus au Comité des œuvres sociales des organisations de la Résistance (COSOR), et sont dotés d'une riche expérience d'organisation des services sociaux.

Marcelle Bidault, dite « Agnès » ou « Elisabeth » dans la Résistance, infirmière, secrétaire générale du COSOR et sœur du ministre des Affaires étrangères dirige le service des dames de l'accueil. Elle est assistée de Denise Mantoux et d'une équipe d'assistantes sociales et de bénévoles envoyés par les différentes organisations de résistance, ainsi que de la Croix Rouge, l'Armée du Salut, l'Association des femmes françaises, l'Union de la jeunesse républicaine et les organisations de scouts catholiques, israélites et protestants – Michel Rocard qui avait alors 15 ans, a participé à l'accueil des déportés en les aidant dans le transport de la gare à l'hôtel. Il faut ajouter les infirmières, toutes bénévoles, et le corps auxiliaire volontaire féminin (CAVF).

Autre secteur important : les repas. Yanka Zlatin, dite la « Dame d'Izieu », est l'hôtesse en chef du *Lutetia*. Avec son équipe, elle doit parfois servir jusqu'à 5 000 repas par jour en dépit des restrictions. Les anciens déportés arrivent jour et nuit. Ils peuvent être 2 000 à arriver en une seule journée. Comme l'a écrit Jacqueline Mesnil-Amar dans le *Bulletin du Service central des déportés israélites*, « Pour la première fois de ma vie, j'ai vu dans une administration publique quelque chose qui ressemblait à de l'amour »⁵.

En tout 900 bénévoles sont mobilisés en permanence. L'hôtel est immense avec ses 350 chambres sur 7 étages. Des bénévoles y sont présents à chacun d'entre eux et se relaient toutes les huit heures.

Il y a perpétuellement des arrivées selon le rythme de l'avancée des alliés en territoire allemand et de la découverte des camps.

Chaque jour, la radio donne des listes de noms de déportés libérés, provoquant l'arrivée au *Lutetia* de familles anxieuses de retrouver leurs proches. Elles viennent avec des photos, les montrent, crient les noms. Certains sont trop faibles pour répondre. C'est une terrible épreuve encore à vivre.

Dans le grand couloir du rez-de-chaussée de l'hôtel, des panneaux sont installés pour accrocher des fiches de recherche de disparus avec leur nom et leur photo.

Car il n'y a pas que des adultes qui arrivent au *Lutetia*. En mai, l'hôtel accueille 426 enfants en provenance de Buchenwald. Ils viennent d'Europe centrale, ne parlent pas français et seront pris en charge par l'Œuvre de secours aux enfants (OSE). On leur attribue les chambres tandis que le journal *Franc-Tireur* raconte leur arrivée sous le titre « À l'hôtel *Lutetia*, j'ai vu les enfants des camps de la mort lente. »

Des étrangers sont aussi rapatriés au *Lutetia*. Ce sont des résistants polonais pris en otage par les enjeux politiques poursuivis par Staline et qui vont choisir de rester en Europe de l'Ouest. Il y a aussi des Espagnols, anciens combattants républicains de la guerre civile, réfugiés en France et livrés aux Allemands par le régime de Vichy. Ils viennent en grande partie de Mauthausen où ils ont survécu grâce à une solidarité exemplaire.

Mais tous les déportés ne sont pas logés à la même enseigne. Simone Veil se souvient du peu d'empressement déployé par les Alliés pour les rapatrier de Bergen-Belsen. Ils n'avaient pas prévu une telle « découverte » et encore moins un rapatriement rapide des survivants,

5 « L'accueil aux déportés », *Bulletin n°7* du SCDI (Service central des déportés israélites) mai 1945, p.4.

remarque-t-elle : « Nous avons eu le sentiment que nos vies ne comptaient pas ». En effet, libérées le 15 avril avec sa sœur Madeleine, elles n'arrivent au *Lutetia* que le 23 mai 1945.

Il faut écouter les témoignages enregistrés par le Mémorial de la Shoah, la Fondation pour la mémoire de la déportation et de nombreuses associations de résistants qui ont pris soin de recueillir cette mémoire vivante.

Car peu d'articles ont été consacrés au centre *Lutetia*, et son histoire reste curieusement peu étudiée. L'on est même étonné que si peu de photos ou reportages cinématographiques aient été réalisés durant ces quatre terribles mois.

Quelques photos sont prises par l'Agence France-Presse (AFP) pour un article de François-Jean Armorin intitulé « Hôtel *Lutetia* ou les récits du Brouillard et de la Nuit »⁶, en référence au projet nazi de faire disparaître les déportés NN (décret *Nacht und Nebel*) dans la nuit et le brouillard. Le 17 mai, le journal *Libres* consacre un article au « Palace des bagnards d'honneur ». Mais ce sont surtout les listes publiées par les journaux sur des pages entières qui impressionnent.

Car si le *Lutetia* reste si fortement associé au retour des déportés, c'est probablement parce qu'il a été le lieu où la population française a pris conscience de l'ampleur de la tragédie de la Déportation. Voir ces hommes, ces femmes, ces enfants ravagés par les traitements inhumains que leur ont fait subir le système nazi est inscrit comme au fer rouge dans la mémoire collective.

Entre 17 000 et 20 000 personnes sont passées par le *Lutetia*, estime-t-on⁷, soit un peu plus d'un déporté sur trois. Les chiffres sont difficiles à évaluer car les fiches médicales et les fiches d'identité qui ont servi de référence ne se recoupent pas toujours⁸.

Le centre *Lutetia* va fonctionner jusqu'à la fin du mois d'août 1945.

6 F.J. Armorin, *Concorde*, 30-5-45 au 7-6-45, p. 1 et 2.

7 Voir Marie-Jo Bonnet, *Lutetia 1945, Le Centre d'accueil et de contrôle des déportés*, Chryséis éditions, 2025.

8 Les archives sont conservées dans deux principaux lieux : les Archives nationales de Pierrefite qui conservent les archives du ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés avec les questionnaires remplis à l'arrivée des déportés, et Le Service historique de la Défense, à Caen, où se trouvent les listes d'arrivées et tous les dossiers personnels des victimes des conflits du XX^e siècle

HOTEL LUTETIA ou les récits du Brouillard et de la Nuit

(Suite de la page 1)
C E qui s'était terminé à Marco Eberg. Des mois... Elles marchent. La nuit est toujours aussi épaisse. Wanda a un sursaut.

— Arlette, c'est le moment. Il faut fuir.
 — L'officier S. S. — elle est enceinte de six mois — s'est habillée en civil sous son uniforme, comme les autres femmes S. S. Et elles sont devant maintenant...

— Allez...
 Elles ont sauté dans la fosse. Wanda et Arlette. Malheur... Des anciennes feuilles de l'armée allemande. Jusqu'aux genoux... Il y a eu un coup de revolver et les deux pauvres femmes se terrent, s'enfouissent littéralement. Mais tout, plutôt que le calvaire de cette cohorte. C'était le commandant, il est descendu de bicyclette. Les chiens cherchent, lui, il brague sa lampe... Les deux ne bronchent plus, évitent de respirer. Il repart.

Longtemps après, elles se sont relevées... Et la marche dans la nuit, mais vers le canon, a recommencé. Ce ne sont plus que deux pauvres corps geignants, qui avancent, trébuchant dans les fossés, s'écorchent aux buissons, rampent dans la boue. Deux fois, elles évitent des nids de résistance boche qui s'installent en hâte, creusant leurs trous.

Oh ! la sinistre nuit d'Allemagne, nuit de débâcle où elles rencontrent des ombres pareilles qui s'appellent, les ténés.

— Polack...
 Des Polonais pour la plupart, qui cherchent aussi un gîte dans la grande plaine. Et le canon tonne.

Au petit matin, brisées, inconscientes, elles se sont enfouies, terrées dans un grand tas de rayes pourries.

Et puis, Wanda a été réveillée par une piqure dans le dos. Une fourche cherchait... Il faisait jour.

C'étaient deux prisonniers français d'un kommando voisin, en corvée.

— On la laisse parler maintenant :

— Ils nous ont cachés dans une cave, six jours... Ah ! Monsieur, leur première réception à ces douze Français. Nous sommes entrées dans leur souper pour manger. **MAN-AMER**, vous comprenez, ils se tenaient au garde-à-vous les douze, chantant la « Marseillaise »... Il y avait un drapeau français sur la table. Ce qu'on a pleuré ! Ils ne savaient quoi faire. Un nous a même apporté du « rouge à lèvres ». Et elle sourit... Les Américains sont arrivés. Elles sont sorties. Alors, le premier Allemand les a vues et a dit :

— Oh ! si j'avais su, on aurait mis des chambres à coucher à votre disposition... Elles lui ont craché à la figure.

— Monsieur, on était comme folles... moi qui n'ai jamais bu de vin, un Américain m'a passé une bouteille de cognac, j'ai bu, j'ai bu... Mais je savais ce que je voulais faire. Nous sommes retournées à l'usine. Il restait un jeune S. S. qui fuyait, déjà en civil. Son père et sa mère étaient là, la femme pleurait.

— Rans, Rans, a. On leur a dit. Lui, le S. S., il s'est mis à genoux... Je l'ai relevé à coups de pieds et nous l'avons laissé, les bras en l'air, cinq heures. Il suppliait, il sanglotait. Je crois que les autres l'ont tué après...

Et puis, Wanda et Andrée sont parties avec deux Américains dans une Jeep. Et brusquement, elles ont vu un drapeau blanc que l'on agita. Les Allemands se rendaient.

La Jeep est repartie chercher du renfort. Wanda et Andrée sont restées seules, avec un revolver.

Folles, monsieur, nous étions folles... j'en ai assez trois comme ça.

Comme ça. Un silence tombe. Dans cette affreuse robe à rayures, deux ou trois jeunes filles, des gosses presque, vont et viennent dans le hall. — Il y en avait donc de si jeunes ?

Beaucoup n'avaient même pas treize ans. Au même régime que nous. Il n'y en a pas tellement qui aient tenu le coup.

Une question que j'hésite tout de même à poser.

— Les expériences ?

— Vrai, monsieur... Je me suis trompée une fois à Buchenwald et j'ai ouvert la porte de la salle de dissection. Je n'oublierai jamais les yeux fous de ces Polonaises ballonnées, ligotées, auxquelles on enlevait les nerfs, le sang pissait par terre. Après, elles avaient la bouche toute tordue, et elles finissaient toutes à la chambre à gaz.

— Raconte-moi, Wanda, les bêtes...
 — Ah ! oui... Il y a des femmes qui sont arrivées enceintes à Buchenwald. Elles accouchaient. Et tout de suite après, le S. S. de garde jetait le petit sur le tas de cadavres pour la prochaine fournaise, au crématore...

Quelquefois, un médecin avait pitié. Pas souvent... Il le piquait au cœur. Avant...
 — Quand même je me récrie.

Elle a bondi...
 — Que j'y retourne si je mens...
 Un serment qui le trompe pas. Quelqu'un près de moi a une question idiote.

— Vous restera-t-il un seul bon souvenir ?

— Non. Parce qu'il n'y a pas de camaraderie possible quand on a faim...

Et elles se regardent.

Toujours devant moi cette procession de pauvres diables, crânes tondus, qui s'affaient au hasard des chaînes. Lentement, reptilien. L'un d'eux, tend un bras extraordinairement maigre, long, tatoué du numéro fatidique.

Un cri :
 — Armorin ? Tu ne me reconnais



pas ? Je sens qu'il ment la réponse et j'ai dit « oui ». Maintenant qu'il m'a dit son nom, cet avocat, ce journaliste, je le cherche toujours sans retrouver dans ce regard brillant — peut-être — dans cette bouche édentée qui bée, dans la figure ravagée, le copain de 40 ans, celui que j'avais vu une fois à Lyon.

Et nous avons tous deux, les yeux humides. Lui, l'avocat qui défendait les « gauchistes » en 42 à Lyon et dans le Sud. Brasillach l'a dénoncé. Ils ne l'ont pas raté.

Il apporte des documents, des pièces à conviction. Il va parler maintenant. Mais, la tête entre ses deux mains décharnées, il ne peut que me dire :

— Affreux ! tu ne peux pas savoir. Non, tu ne pourras jamais imaginer. Ah ! ces choses horribles.

Et il raconte d'une voix entrecoupée, au milieu de toute la file de ces hommes sans âge qui approuvent de la tête.

Les coups comme partout, avec des canons de fusil qui faisaient sauter les cervelles. La faim comme ailleurs. Les S. S. et les médecins arrivant la nuit dans une baraque pour piquer trente ou quarante, au cœur, avec de l'essence d'auto.

— On était trop, tu comprends...
 Et ceux qui étaient encore vivants parce qu'ils s'étaient débattus, étaient enroulés comme ça dans le crématore. Les soirées de Gusen...

Nuit et brouillard...

Le four crématore était trop petit. Alors le « capo » de garde, l'homme de chloûme, un droit commun allemand, sortait encore les os à demi calcinés, en tas...

— Et les Russes qui avaient trop faim venaient sucer la moëlle de ces tibias...

L'avocat a eu un rire effroyable... Peut-être certains ne croiront-ils pas. Possible. Je tiens l'adresse de ces hommes, de ces femmes à leur disposition. Des revenants. Jamais ce mot n'eût sens plus tragique, plus dur.

Et ce rire qui continue, je ne sais même plus celui qui parle. Ils ont les mêmes yeux, le même visage émacié.

— A Mathausen, on travaillait aux carrières après des appels qui duraient six heures, les pieds dans la neige. Sélection naturelle : la moitié mourait. Les hommes de garde, avant le travail, répétaient ceux qui avaient des dents en or. Et ils se

débrouillaient pour les précipiter du haut de la carrière...

— J'en ai vu un « capo » qui eût une valise pleine de dents.

— On n'a même pas pu se venger... Tous les S. S. ou presque étaient partis du camp à la libération. Ceux que nous avons trouvés, on les a écrasés à coups de talons, comme des bêtes...

Et je les vois, ces squelettes presque, s'acharnant de leurs soques de bois, de leurs pieds nus, dans une boue de chair et de sang.

— Et vous savez, dix pour cent a

peine pourront raconter Mathausen...

Ils sourient un peu.

Et je regrette fort, maintenant, de n'avoir pas pris ma mitrailleuse pour tirer dans les colonnes de ces Allemands hilares que j'ai vu se rendre un peu partout. Satisfait de ces cinq ans. Les frères des autres, les mêmes.

L'avocat a repris.

— Mathausen, sans « ça », ce n'aurait pas été un vilain pays. Des bois immenses et des champs de fleurs...

NOUS VRONS LES VOILETS

LA FIN TRAGIQUE DES DICTATEURS

PAUL REYNAUD ET CHARLES DE GAULLE

L A mort violente de Mussolini, dont le cadavre fut piétiné par la foule, rappelle que le métier de dictateur est le plus dangereux de tous ceux que peut exercer un homme. Au reste, la fin du Duce est bien dans la tradition des Césars.

Rappelez-vous comment perit le premier et le plus illustre d'entre eux, le jour des Ides de mars 44... Après lui, Caius Caligula fut frappé et selon Suétone, tué de trente coups de poignard. Claude fut empoisonné par les soins de sa digne épouse Agrippine. Néron s'enfonça un couteau dans la gorge quand il apprit que le Sénat le faisait rechercher comme « ennemi de la patrie ». Galba fut égorgé et sa tête mise au bout d'une pique. Othon, dont les armées étaient battues, se donna la mort. Vitellius fut torturé, mis en pièces, et jeté dans le Tibre. Quand à Domitien, il fut abattu à coups de poignard, tandis qu'il lisait un document que lui présentaient ses secrétaires.

Vraiment, la carrière d'empereur, qui avait fait tourner la tête de Mussolini, est aussi tragique au XX^e siècle que jadis...

C' EST le 5 juin 1940 que Paul Reynaud, remaniant son cabinet, chargea le général de Gaulle, du sous-secrétariat de la Défense nationale. C'était au lendemain de l'évacuation de Dunkerque. La situation militaire était déjà tragique, presque désespérée. Le choix du général de Gaulle était excellent, quoique trop tardif. On n'en pouvait dire autant de l'appel fait à Paul Baudouin à Bouthillier, à Frossard, à Jean Prouvost, qui depuis...

Le général de Gaulle fut accueilli avec faveur dans la presse et l'on remarqua un article très élogieux de Pierre Fervacque (alias Remy Roure) qui se terminait ainsi : « Il servira notre pays avec sa lumineuse intelligence, sa sérénité d'âme, nous écrirons volontiers son génie, avec une foi indomptable dans les destinées de la patrie ».

C'est ce même Remy Roure, brillant journaliste et un des plus ardents animateurs de la Révolution qui devait être interné dans les terribles camps d'Auschwitz et de Buchenwald. Il fut heureusement libéré il y a quelques semaines par la victoire des Alliés.

ABEL HERMANT,

Don. du Rapatriement

EXTREME URGENCE

DN

Paris, le 17 mai 1945.

DIRECTION DU RAPATRIEMENT
Service de Santé
60, Avenue Foch - PARIS

à

Le Sous-Directeur,
Chef du Service de Santé &
Assistance du Rapatriement

M. le Colonel SOREL
Chef du Centre de Transit de
PARIS
74, Avenue Foch

NR 5231 RAS/DN

Je vous confirme que 2.000 sanitaires, constitués
surtout par des déportés, sont annoncés pour aujourd'hui.

Leur arrivée doit avoir lieu par avions à CHARTRES.

Nous envoyons deux trains sanitaires pour les accueillir,
et les ramener à PARIS.

PARIS, à l'heure actuelle, est incapable d'absorber
dans ses hôpitaux civils et militaires la totalité de
ces rapatriés. - Il est donc nécessaire que 200 lits, au
minimum, soient libérés pour ce soir à l'Hôtel LUTETIA
afin que les moins malades des déportés politiques puissent
y être hébergés.

Je vous demande donc de bien vouloir intervenir activement
auprès de la Direction de l'Hôtel LUTETIA pour que toutes
dispositions soient prises dans ce but.

Le Sous-Directeur
Chef du Service de Santé &
Assistance du Rapatriement

Procurseur

EXTREME URGENCE

MINISTÈRE DES PRISONNIERS
DEPORTÉS & REFUGIÉS

DIRECTION DES AFFAIRES SOCIALES

Accueil à Paris

Lutetia

Secrétariat Général

28 Avril 1945

NOTE DE SERVICE N° 27

Objet : Directives données au Commandant du Centre de Transit de Paris et faisant suite aux notes 25 et 26, et à la note de service de la Direction du Rapatriement en date du 28 Avril 1945, au sujet du Centre Lutetia.

1° - COMMANDEMENT -

L'officier de rapatriement de 3ème classe, GERSTLE, exerce les fonctions de Commandant du Centre Lutetia. Il y est assisté au point de vue médical par le Docteur GALLEY, médecin-chef du Centre.

2° - ROLE DU CENTRE -

Le Centre Lutetia est exclusivement réservé aux Déportés Politiques, hommes et femmes, et remplit pour eux le rôle de :

- a) Centre de sélection (comme Gaumont et Rex)
- b) Centre de formalités
- c) Infirmerie, extensible selon les besoins, pour des déportés politiques dont l'état de santé s'oppose à un départ dans les 24 heures.
- d) Centre d'hébergement de transit pour certains déportés Politiques indiqués ci-dessous (cf. 5°)

3° - ROLE DU SERVICE DE SANTÉ -

En raison de l'aspect particulier que présente le rapatriement des déportés politiques qui doivent en règle générale être considérés comme des malades, le rôle du Service de Santé du Rapatriement doit y être considéré comme prépondérant.

- a) Le Médecin-chef du Centre donnera au Commandant du Centre les directives d'ordre médical et sanitaire nécessaires à l'installation générale du Centre.

.../...

MINISTERE DES PRISONNIERS
DEPORTES ET REFUGIES

CENTRE DE TRANSIT DE PARIS
55 , Avenue des Champs-Élysées
T° BAL 42.30

Paris, le 29 Août 1945.

MK/LG 1278

Monsieur GUEDON
Directeur du Rapatriement

J'ai l'honneur de vous faire part de la fermeture , à la date du 1er Septembre des Centres suivants, utilisés jusqu'alors pour le transit des rapatriés.

Vélodrome d'Hiver - Montaigne - Michelet -
Benoit-Malon - Ecluses St-Martin - Lutetia -
Buffets Gare d'Austerlitz et Gare de Lyon.

En ce qui concerne le Vel d'Hiv, les Lycées Montaigne et Michelet - l'Hotel Lutetia et les Buffets des Gares Austerlitz et Lyon, il serait urgent de faire le nécessaire pour que les réquisitions soient levées promptement.

Le matériel que nous a demandé ces Centres sera enlevé pour le 10 Septembre au plus tard.